

PAS L'UN SANS L'AUTRE¹

Charles MELMAN

I

(47)La question du semblant nous concerne puisque vous le savez, nous n'avons jamais de relation qu'à une représentation de l'objet cause de notre désir, et de telle sorte que, comme le fait remarquer Lacan, nous n'avons jamais affaire qu'à ce très peu de réalité que constitue notre monde, puisque ça n'est jamais qu'à du semblant que nous avons affaire, et que ce qui constitue notre monde est de principe organisé par le semblant. Si jamais l'objet cause de notre désir se trouve apparaître dans le champ de la réalité, il s'avère causer là un drame subjectif qui s'appelle l'angoisse. Aussi bien pouvons-nous dire ce qui règle notre tranquillité, notre bénignité, mais qui du même coup entretient notre plainte. Je veux dire ce caractère fondamentalement insatisfaisant de toute satisfaction, de toute relation à l'objet, puisque nous n'avons jamais le choix qu'entre la bénignité ou bien l'angoisse.

La question est encore plus vive s'il s'agit de l'aborder dans le registre de la relation sexuelle, car c'est assurément à partir d'elle que cette question prend sa virulence. Et je vous fais remarquer tout de suite que si le poser ainsi peut paraître bizarrement novateur, c'est que nous sommes animés de voilements et de refoulements essentiels eu égard à ce qui concerne la relation sexuelle.

Comme vous le savez, la vie de couple est ordinairement limitée par les parlêtres sous un mode, un abord théâtral.

(48)Je veux dire, c'est ce que nous apprécions de voir sur la scène, dans le registre de la représentation ; dans le registre de la vie privée c'est beaucoup plus enregistré comme drame que dans le registre de la comédie. Et j'attire votre attention sur ce point que, si l'on veut parler de ce qui constitue notre vie de couple, il y a un certain nombre d'obstacles, de refoulements à lever. Il est bien évident que le caractère tragique et dérisoire de notre vie de couple est ordonné par le fait que pour l'un comme pour l'autre des partenaires, il s'agit d'une erreur foncière sur la personne, puisque comme je viens de l'introduire abruptement sur la question du semblant, ce n'est jamais celle qui se trouve entretenir le désir, et ce n'est jamais que dans le registre du semblant que le couple se rencontre et qu'il a à tenter cette expérience qui consiste à voir comment ça peut tenir ensemble.

Comme le rapporte Lacan à un détour, à propos de ces valseurs de l'opéra, tendrement enlacés parce qu'ils étaient masqués, au moment où la danse est terminée, ils lèvent le masque et bien entendu, ce n'était pas elle, mais aussi bien ce n'était pas lui, celui qu'elle croyait.

Et c'est dans ces figures que nous pouvons lire le mode sur lequel se fait notre rencontre amoureuse. Nous avons à penser comment cela opère, et après tout s'interroger : après tout, est-ce que cela pourrait se faire autrement ? Est-ce que nous sommes condamnés à ce misfit de la vie de couple, ou bien est-ce qu'il serait à notre portée d'envisager ce qu'il en serait par exemple d'une femme qui ne serait plus du semblant, puisque, pour une raison que nous allons voir ou revoir, c'est en général de son côté à elle que se trouve imputée la semblance, le peu de réalité qui anime la vie de couple.

¹ La retranscription de ces deux conférences qui se sont données sous le titre "D'une féminité qui ne serait pas du semblant", à Bruxelles, les 1er mars et 31 mai 1986, a été assurée par M. Ch. CADEAU. Cette version n'a pas été relue par l'auteur.

C'est pourquoi je vous ai réinscrit au tableau les formules que donne Lacan concernant la sexualité et où vous reconnaissez dans les deux premières formules ce qui ordonne la position mâle, et dans les deux formules du bas ce qui ordonne la position féminine.

Pourquoi donc, à considérer d'abord la position mâle, un semblant d'homme ? Pourquoi est-ce que la virilité ne se joue pas moins que (49) la féminité dans le registre de la mascarade voire lorsque cette virilité est un tout petit peu poussée, dans le registre de la comédie et de la féminisation ?

Eh bien, comme vous le voyez dans ces deux premières formules, ce qui entretient la position mâle est un ensemble, disons l'ensemble des hommes, qui a le privilège de se référer à un fondateur, un fondateur qui se caractérise d'échapper à la castration. C'est ce que dit la première formule : Il existe (\exists) un x , non Φ de x .

C'est-à-dire que dans cet ensemble dont s'entretient la position virile, cet ensemble se réfère à un référent, la notion de référent est tout à fait essentielle, se réfère à un fondateur, un Père fondateur, et qui se caractérise par le fait que ce « x » qui existe, le \exists est la formule logique pour inscrire l'existence, $\exists x \Phi x$, c'est-à-dire qui échappe à la castration, et comme nous avons déjà eu l'occasion d'en parler, c'est ce que nous trouvons chez Freud quand il évoque le Père de la horde primitive ; le Père totémique, le père qui avait toutes les femmes, qu'est-ce que ça veut dire qu'il avait toutes les femmes si ce n'est, entre autres, échapper à la castration ?

Donc dans cet ensemble, on va pouvoir dire que dans la mesure où les éléments de cet ensemble se réfèrent à ce Père fondateur, tous, $\forall x$, tous les éléments de cet ensemble sont marqués par la castration. Voilà donc ce de quoi se soutient la position virile, c'est-à-dire la référence à un Père qui échappe à la castration, ce père tout puissant, omniscient, que rien ne peut arrêter, le héros fondateur, et d'autre part tous les fils qui se réclament de lui, et qui ne peuvent se réclamer de lui paradoxalement que par cette différence tout à fait scandaleuse, je veux dire qu'ils ne peuvent se réclamer de leur ancêtre qu'à la condition d'être fondamentalement différents de lui, c'est-à-dire marqués par la castration, c'est bien pourquoi il y aura toujours entre le Père et le fils ce sentiment d'une certaine étrangeté qui restera difficile à résoudre, difficile à combler.

Quoi qu'il en soit, dans la mesure où ce référent existe, vous pouvez dire que chaque élément de cet ensemble, qui devient dès lors une classe, (50) au sens husserlien du terme, que chaque élément de cet ensemble, tout élément, n'importe lequel élément de cet ensemble est marqué par la castration.

Ce qui veut donc dire quoi ? Ce qui veut donc dire que la position virile, contrairement à ce qui incitent les référents imaginaires, cette position virile ne s'organise pas à partir d'un trait de l'image qui serait distinctif. Ce n'est pas par un membre en plus que s'organise l'appartenance à cette classe. Voilà quelque chose de fondamental. Ce n'est donc pas par un trait relevant du registre de l'imaginaire, c'est par un trait proprement symbolique, et qui en outre est celui d'un manque. Ce n'est donc pas par une adjonction que se caractérise la position mâle. C'est au contraire par ce qu'on pourrait appeler une soustraction fondatrice.

Et vous allez reconnaître dans ce que je suis là en train de vous dire deux traits essentiels :

C'est d'abord que l'homosexualité féminine va reconnaître parfaitement le fait que pour se tenir sur une position masculine, il n'est aucunement besoin d'avoir spécialement un instrument. On peut parfaitement s'en passer, voire peut-être même dans la mesure où, comme on le sait cet instrument est sujet à une certaine indocilité et qu'il ne se plie pas à tous les commandements, voire même qu'on s'affiche d'autant mieux dans sa position masculine qu'on peut se passer de toute référence au dit instrument. Et c'est pourquoi nous ne pouvons pas être surpris si dans l'homosexualité féminine, la position mâle occupée par certaines homosexuelles se passe de toute référence à la possession de ce trait à partir du moment où la

référence se fait à un Père. On vient se situer dans une classe qui s'autorise de sa référence à un Père. Ce qui du même coup implique la castration, mais une castration, dans le cas de l'homosexualité féminine a à se trouver corrigée du fait que le père ne l'est pas, lui, castré, et que donc l'homosexuelle féminine peut sembler le mâle le plus accompli, s'il est vrai qu'elle peut venir à la fois en ce lieu se réclamer de ce Père, et en même temps esquiver cette différence avec le père, qui se trouve accabler le partenaire masculin.

(51) L'autre élément que vous allez tout de suite reconnaître dans ce dispositif concerne l'hystérie, l'hystérique. Cette fameuse question, pourquoi le rêve de la Belle Bouchère etc, etc ... Pourquoi l'hystérique veut-elle un désir insatisfait. Car elle perçoit clairement que la position virile se soutient de ladite castration, c'est-à-dire, d'un désir fondamentalement insatisfait. Et son ambition, à partir d'une position féminine dont nous allons tout de suite voir qu'elle y échappe, eh bien, cette disposition l'entraîne à souhaiter relever de la castration, et si l'homosexuelle féminine dont je parlais tout à l'heure, va elle s'autoriser d'une position masculine, va se réclamer d'une position masculine en s'autorisant du Père pour témoigner qu'elle est bien son descendant le plus légitime puisque, comme lui, elle échappe à la castration, l'hystérique elle, au contraire, va tâcher de faire valoir sa reconnaissance par le père par une castration, et c'est pourquoi, comme nous le savons, ce qui entretient la position hystérique, c'est si volontiers le souci de s'instituer ou de célébrer la légitimité, la gloire de la castration.

Ce n'est pas si simple, nous le savons, il y a toujours des positions contraires, aucune position n'est univoque et peut se renverser, mais enfin quoi qu'il en soit, je vous rappelle simplement dans ce dispositif, je vous rappelle, je vous l'illustre par une incidence clinique tout à fait manifeste et qui concerne des comportements féminins qui autrement peuvent rester énigmatiques.

Dans les deux formules inférieures qui rendent compte de la position féminine, vous retrouverez ceci que la position féminine se caractérise d'être un ensemble ouvert, si vous avez, ne serait-ce que comme moi entr'ouvert un livre de mathématiques ou de topologie vous savez que le complémentaire d'un ensemble fermé, qui organise la position mâle, son complémentaire est un ensemble ouvert, et vous avez en bas les formules qui vous montrent que de ce côté-là, il n'y a pas de x qui dise non à la castration, je veux dire que dans cet ensemble ouvert qui organise la position féminine : pas de référent. Ça c'est un grand trait de l'inquiétude de la position féminine, elle ne peut pas se réclamer d'une espèce de mère ancestrale qui viendrait légitimer la position féminine, alors que le mâle lui semble se référer à ce père ancestral. De (52) ce côté-là, il n'existe pas, la position féminine ne trouve pas de reconnaissance du côté des ancêtres, voire même, comme nous le savons le plus ordinairement du côté de la mère. Donc de ce côté-là, il n'existe pas de x qui dise non à la castration, mais dans la mesure où il s'agit d'un ensemble ouvert, infini, vous ne pouvez plus parler d'une totalité, puisque c'est un ensemble infini, vous ne pouvez pas dire tout, puisque vous ne pouvez parler de chacun et du même coup avancer le quantificateur "tout" (\forall) que si vous avez affaire à un ensemble parfaitement clos dont tous les éléments sont rassemblés par une frontière, une fermeture dans ce cas-là vous ne pouvez pas (vous) servir du quantificateur "tout" puisque c'est un ensemble infini, et donc vous êtes amené à écrire à la suite de Lacan « pas-tout x » ($\forall x$), c'est pourquoi il y a une barre au-dessus du A renversé (\forall), une barre qui dit "pas", non, $\forall x$ est Φx et c'est pourquoi Lacan nous dit que du même coup, la lemme n'est pas-toute inscrite dans la castration. Je vous ferais remarquer qu'il y a là un glissement dans l'usage du quantificateur, un glissement intéressant, qui ne va pas de soi, c'est en tous cas le glissement dont il s'autorise en nous disant que "une" femme, puisqu'on ne peut plus dire "la" femme, puisque pour dire "la" femme, c'est-à-dire user de ce déterminatif, il conviendrait que je l'interpelle dans un ensemble clos, achevé, une classe, et que donc je puisse dire "la" femme, alors que je peux dire l'homme, mais donc c'est pourquoi Lacan dit que "La" femme n'existe pas, et que du même coup, je ne peux pas dire toute

femme, puisqu'elle n'est pas toute, et que d'autre part, et du même coup, elle n'est pas-toute dans la castration, ce qui, comme vous le savez aura pour conséquence son accès à une jouissance autre que la jouissance phallique, c'est-à-dire pas seulement la jouissance phallique, puisqu'elle est pas-toute dans la castration, mais aussi cette jouissance autre, à laquelle elle a accès, sans qu'elle puisse le dire puisque pour la dire, il y faudrait le lieu qui fait défaut, pour que un dire puisse se tenir. Il y faudrait cette coupure, cette fermeture capable de maintenir un dire, et c'est pourquoi nous dit Lacan, ce qu'il en est de la jouissance féminine, en tant qu'il y aurait une spécificité dans cette relation à l'Autre de la jouissance féminine, qu'elle aurait cette jouissance supplémentaire. Et c'est pourquoi nous dit Lacan, jusqu'ici on n'en a sûrement rien entendu, puisque c'est là une jouissance qui ne peut pas se dire. Elle ne dispose pas du lieu d'où elle pourrait s'articuler.

(53) Je vous fais donc ce rappel pour vous faire remarquer ceci c'est que donc, ce qui fait obstacle à la rencontre d'un homme et de la femme, ou de l'homme et de la femme, c'est d'abord ce que je rappelais succinctement d'entrée, c'est-à-dire l'objet cause de notre désir est ce qui nous échappe, nous n'avons jamais affaire qu'à un semblant, une représentation du dit objet, nous n'avons jamais affaire qu'à une image, et c'est sans doute pourquoi cette image, à la limite, suffit dans certains cas. Je veux dire il y a un certain nombre de gens chez qui elle joue un rôle assez décisif, assez essentiel pour finalement leur suffire, l'incarnation, à la limite peut leur paraître accessoire et l'on sait combien le fantasme s'entretient de l'image. Mais ensuite, ce qui se produit, c'est que si ce qui organise notre libido est cet objet que nous appelons le phallus, du même coup, ça n'est plus simplement en tant que représentante de "La" femme que nous avons affaire à une partenaire, c'est-à-dire quelque chose qui après tout serait que nous serions à côté, mais à côté de la femme, or, c'est d'ailleurs, remarquez-le ce que bien souvent, c'est étrange, ce que les femmes éprouvent et redoutent, elles ont volontiers le sentiment dans la vie de couple, qu'elles ne sont là pour leur partenaire, qu'à titre de représentante de celle qui serait la vraie femme, d'où comme vous le savez une sorte de jalousie fondatrice tout à fait courante, tout à fait banale, avec le sentiment que le désir de leur conjoint est toujours brisé, toujours divergent entre d'une part ce qu'elle représente et dont elle est seulement le substitut, mais brisé entre elle et puis ce qui serait la vraie femme où elle voit si volontiers une image de mère (mais enfin, ça c'est une autre histoire).

Mais, non seulement donc, une femme, dans la relation conjugale n'est pas seulement représentante de la femme, mais elle est représentante de cet objet qui organise notre libido et qui est le phallus.

Puisque, je ne vais pas, j'en fais déjà trop, je ne vais pas refaire toute la théorie, vous savez, l'un des effets du Nom du Père, en même temps qu'il règle la castration, c'est d'organiser la libido autour de l'image de cet objet, et donc du même coup de faire que les objets qui vont être susceptibles de porter, de solliciter notre libido, l'attraction sexuelle, seront des objets représentants du phallus, non pas de la femme, mais du phallus. Et Lacan fait remarquer que l'une des énigmes de notre (54) vie hétérosexuelle est de savoir pourquoi c'est une image féminine qui va se trouver dans le cas le plus ordinaire, représentante de cet objet, de ce phallus. Lacan pose la question : comment se fait-il que pour l'enfant et quel que soit son sexe, c'est une image féminine qui se trouve organiser, supporter, qui se trouve valoir comme représentante du phallus, car, nous dit Lacan, dans ce dispositif qui organise, qui agence notre sexualité, eh bien nos mouvements, nos tentations sont perversément orientés, puisque ce qui fait le prix de cette représentation que constitue une femme c'est le phallus. Il y a donc bien dans notre libido, "normale" une tendance fondamentalement perverse, et Lacan demande, pourquoi, comment se fait-il que ce soit une femme qui si communément est la représentante de ce phallus. Il suffit, comme vous le savez peut-être, que le nourrissage ait été fait par un serviteur mâle pour que les choses, pour cet enfant-là, soient différentes. Si vous avez des expériences de ce genre de situation, vous pouvez tout de suite voir comment pour un tel

enfant, le choix de l'image qui va représenter le phallus pourra ne pas coïncider avec une image féminine.

Alors, vous voyez bien cette espèce de divorce, de strabisme qui est normalement organisateur de notre vie sexuelle, et qui assurément justifie, rend compte des difficultés à la fois de la formule de Lacan "il n'y a pas de rapport sexuel", autrement dit, il n'est pas possible que un homme soit en relation avec La femme, pas possible puisque l'homme se caractérise par nul trait positif, mais seulement par cette soustraction que constitue la castration, et qu'une femme est en position de représentation, de mascarade, et en plus de mascarade du phallus. C'est rappeler, je crois, dans ce que je dis là, le type le plus commun de divorce qui organise notre conjugo. De divorce, j'entends pas du tout au sens de divorce effectif, mais de divorce subjectif, de ce qui fait qu'il est tout à fait rare, lorsqu'on dit qu'un homme et une femme s'entendent ou ne s'entendent pas, il ne faut pas le prendre dans le sens métaphorique, mais il faudrait entendre dans le sens tout à fait premier, je veux dire, ils ne parlent pas la même langue, non seulement ils ne relèvent pas de la même logique, ça on le sait comment il s'accusent l'un l'autre de relever de logiques différentes, ils ne relèvent pas de la même éthique du même coup, puisque l'éthique a essentiellement un agencement logique, (55) et ils n'ont pas du tout la même revendication, ils n'ont pas les mêmes exigences, les mêmes idéaux, comme en plus, ils n'ont pas les mêmes dettes, le problème n'est pas seulement des idéaux à accomplir, mais des dettes que l'on a à acquitter, hein les devoirs, les devoirs que l'on a à accomplir, comme ils n'ont absolument pas les mêmes eh bien, on conçoit que effectivement le conjugo soit organisé par un misfit fondamental dont je dirais que, ce qui n'est pas le moins surprenant, aucun des deux partenaires n'est décidé à le déranger. C'est ça qui est le plus surprenant. Ils ont beau éventuellement, bon, s'ils ne le savent pas, c'est le cas le plus commun, ils sont comme tout le monde agités comme des marionnettes par des fils qu'ils ignorent, c'est parfait nous sommes tous là-dedans, mais s'ils le savent, eh bien ça ne change rien, et c'est là assurément une des questions que l'on peut poser à la psychanalyse, à savoir de quelle façon elle n'a finalement rien changé à la vie conjugale, à la vie sexuelle. La question n'est pas seulement de savoir si elle a inventé un fantasme, si elle a été capable d'inventer un fantasme, ce qui n'est assurément pas le cas. Je veux dire que la psychanalyse n'introduit pas dans notre libido quelque aliment, quelque flamme neuve, mais en plus, il est tout à fait transparent, évident, qu'elle n'a pas modifié quoi que ce soit à la vie de couple, je veux dire que le même discord se trouve entretenu et célébré, et ce qu'on pourrait éventuellement, si ça vous amuse, épingler comme étant un retour dans la vie culturelle du mélodrame peut aussi bien s'entendre comme étant la résurgence de la satisfaction que l'on prend à ce discord. Finalement, le masochisme inclus dans ce dispositif, il plaît assez ; bien qu'assurément il fasse plaie, puisque c'est bien ce dont nous ne cessons de nous plaindre, de nous en plaindre aussi bien en ce qui nous concerne, à l'occasion de ce passage que constitue l'existence que pour nos enfants qui bien à l'évidence sont coincés dans ce truc essentiel et s'en sortent comme ils peuvent ; alors on a beau s'en plaindre, mais on s'y complaît puisque, à l'évidence il n'est pas question d'y toucher.

Alors, il y aurait assurément là une façon de répondre qui serait de dire, la psychanalyse, à supposer que ce que vous avancez est exact, ce que vous reprenez de Lacan est exact, eh bien la psychanalyse vous démontre, vous dit pourquoi ça ne va pas, mais si elle n'a jamais rien (56) trouvé de mieux, c'est qu'elle n'y peut rien et qu'elle ne peut pas, à cet égard, favoriser ou instituer quoi que ce soit d'autre.

Alors que c'est bien notre question puisque, s'il devait, c'est un point que j'ai souvent l'occasion d'agiter devant vous, s'il devait se vérifier que la psychanalyse ne change rien à rien, s'il est vrai que la psychanalyse ne change rien à la vie sociale, s'il est vrai qu'elle ne change rien à la vie sexuelle, conjugale, c'est-à-dire que partout, elle se contente d'encenser et de célébrer le même symptôme, il faudra bien, une fois que vous y aurez consacré un certain nombre d'années et que vous y aurez pris quelque plaisir, vous serez bien obligé de vous

demander à quoi finalement elle sert, s'il est vrai qu'elle ne peut en rien toucher au symptôme, car le symptôme, celui dans lequel nous baignons, c'est celui-là, le malaise dans la civilisation, c'est celui-là.

Alors, si vous voulez aujourd'hui, posant la question : au vu des ces formules, qu'est-ce que l'on pourrait rêver, tenter pour qu'il en soit peut-être un peu différemment, puisque nous en possédons la clef logique, cette clef, elle n'est pas dans la nature hein ? Elle est évidemment dans une structure qui est celle du langage, mais, c'est parce que nous y consentons, et une fois que nous avons tracé l'organisation de cette clef pouvons-nous la repenser, voir s'il y a quelque chose à faire ? Alors c'est donc ce sur quoi, nous pouvons un peu simplement réfléchir.

Le point premier concerne le problème de la castration, le fait que nous n'avons affaire qu'à un monde de semblant et le seul remède qui jusqu'ici ait été trouvé à cette sorte de maléfice, c'est la perversion, qui consiste à aller droit à l'objet, la perversion homosexuelle par exemple.

Et en plus, nous savons que la perversion homosexuelle, malgré si je puis dire la vérité qu'elle vient là nous jeter à la figure, c'est-à-dire le fait que le fantasme est perversément orienté, et qu'en tant que névrosé nous serions simplement des timorés et des craintifs, mais il est avéré de façon tout à fait expérimentale que l'homosexualité n'échappe en rien, et même je dirais, bien au contraire au tourment du misfit.

(57) Et comme nous le savons, dans les couples homosexuels, aussi bien mâles que femelles, eh bien le discord est encore plus vibrant, plus éclatant, plus insupportable, et pour cause, puisque tout l'effort a été fait pour le contourner, ce qui nous montre simplement que, même à basculer du côté de la perversion, l'organisation libidinale telle que nous sommes faits, n'échappe pas au charme de la castration et donc du discord. Les deux partenaires ont beau être homosexués comme si par là ils faisaient la nique à la castration, le drame conjugal ne sera pas moins vif chez eux ,et même au contraire, que dans le couple petit bourgeois bien tranquille qui est leur voisin de palier.

Alors, le premier point est donc celui de la castration. Est-ce qu'il est imaginable de penser une relation à nos objets qui ne serait plus fondée par la castration, c'est-à-dire qui briserait cet effet du langage qui fait que c'est seulement cette perte d'un objet qui nous lie au langage par le biais de la jouissance, que c'est là le pacte que nous concluons avec l'Autre, est-ce que c'est possible ?

Ce qui est possible, c'est de réfléchir à ce qui peut se produire à partir du moment où pour l'un et pour l'autre partenaire, cet objet qui cause leur discord est reconnu comme central dans leur rencontre puisque, ce qu'on appelle notre vie de couple est organisée soit dans l'exaltation de l'amour, c'est-à-dire, l'apologie du refoulement, puisque le désir et l'amour sont divergents, et qu'il n'est pas excessif de le dire, plus j'aime, moins je désire ; la guérison du désir par l'amour, c'est quelque chose qui a été inventé par des spécialistes, bien longtemps avant nous, la sublimation du désir dans l'amour.

Donc je dirais, notre couple est organisé soit dans cette espèce de devoir (retournement de bande) et moment de vérité où éclate le conflit, c'est-à-dire le fait que ça ne va pas.

Qu'est-ce qu'il y aurait donc à penser comme transformation à partir du moment où le couple est parfaitement averti de ce qui fait que ça ne va pas ? Parce que, dans ce que j'appellerais l'organisation présente, c'est du côté d'un aiguïsement de la castration qu'est cherché le remède ; (58) aussi bien comme exigence de la part d'une femme comme exigence pour elle-même, puisqu'elle peut penser que si elle était castrée, comme l'homme, la rencontre serait enfin symétrique, serait enfin possible, si elle ne relevait pas d'une position qui n'est pas toute dans la castration, et si elle pouvait être castrée, comme lui, eh bien dès lors ils se parleraient

sur un pied d'égalité, il y a donc dans l'organisation telle que nous la vivons, une espèce d'appel de la femme à ce qu'opère pour elle-même la castration.

Et d'autre part, comme nous le savons, il y a la misogynie masculine et qui bien entendu dénonce dans une femme le fait qu'elle ne soit pas un copain, on ne peut pas parler avec elle comme on parle avec les copains, et puis ça raisonne de façon bizarre les femmes, et puis ça a une sensibilité tout à fait étonnante et puis, bref elles sont Autre.

La question, et que je viens de poser là devant vous de manière, dirais-je, qui m'intimide, parce que je crois qu'on peut être frappé, nous ne voyons nulle part l'expérience littéraire, où nous verrions un homme et une femme tenter en quelque sorte, tenter de se rejoindre, malgré cela, et sans tomber dans nos impasses ordinaires qui sont celles que j'évoquais il y a un instant, l'exaltation de l'amour, l'appel à la castration ou bien, l'exigence de la similitude, d'être semblable. Je trouve assez frappant de constater que bien que la psychanalyse qui là-dessus a raconté tant de choses, bientôt ça va faire cent ans, 1895, ça va faire cent ans dans dix ans, neuf ans, eh bien malgré cela, là-dessus, rien ! Rien qui ne sorte de la routine, des recettes consacrées, dont nous connaissons le manque d'effets, donc cette première question : qu'est-ce que ça fait une fois que le garçon et la fille qui vont avoir affaire, ils savent que ce qui les réunit, c'est en même temps ce qui les sépare, et qu'il va falloir faire avec ça. Et dès lors, comment on va faire ? Et comment on va faire sans chercher à refouler, puis le lien conjugal est le lien du refoulement par excellence, c'est le lien du culte du refoulement, c'est même ce qui frappe évidemment les enfants ! On se demande après comment nos enfants sont des névrosés, ils sont des névrosés parce qu'on les élève en un lieu qui célèbre le culte du refoulement entre les parents. Donc comme vous le voyez, il y a là une première question.

(59) Vous me direz oui, mais ça c'est du volontarisme, ça impliquerait donc de la part des partenaires "la volonté de", et votre objection sera tout à fait justifiée, dans la mesure où tout ce qui opère dans votre vie sexuelle vous n'y êtes pour rien, ça vous vient de l'Autre. Que ordinairement, quelles que soient les modalités de votre vie sexuelle, qu'elle soit dite normale, déviante, ça vous est venu de l'Autre, vous n'avez jamais eu votre mot à dire, ça s'est imposé à vous comme ça, et donc le fait que là, il s'évoque cette espèce de marge, d'autonomie, de liberté que constituerait une réflexion sur ce qui nous vient de l'Autre, c'est-à-dire le symptôme, évidemment, ça fait basculer du côté du volontarisme, car n'oubliez pas ceci : vous passez votre temps entre d'une part vous plaindre de tous les impératifs qui vous tombent dessus, hein, vous vous plaignez tout le temps, on ne cesse de vous commander de partout, c'est intolérable, c'est absolument odieux, pour qui vous prend-on, et d'un autre côté, au moment où vous êtes sollicité dans ce qui pourrait être la marge de votre détermination, à ce moment-là on dit "Ah mais ça c'est du volontarisme" qu'est-ce qu'on me demande là, puisque finalement, on ne fait jamais que ce qui directement lie comme ça, s'impose à nous à partir de l'Autre.

C'est bien pourquoi les spéculations sur la liberté auraient à être un tout petit peu aussi par les analystes pensées. Vous connaissez sûrement cette conférence de Lacan sur ... "Discours aux psychiatres" et où il leur fait remarquer ceci : le normal c'est l'aliéné, celui à qui tout tombe directement de l'Autre, c'est ça le normal, celui qu'on appelle le fou, c'est celui qui serait dans une relative liberté à l'égard de cette aliénation. Et alors justement, quand je fais des réflexions comme celle-là on m'objecte : mais vouloir échapper aux lois qui nous gouvernent, est-ce que ça ne serait pas de la folie ? Mais d'un autre côté, si l'analyste a à répondre à la question du symptôme, ce pourquoi on vient le voir, il faut bien qu'il essaie d'y répondre sérieusement, c'est-à-dire non pas sur le mode qui consiste à dire, faites une cure, et puis vous verrez, le temps passe puis après, on verra bien, mais de répondre de façon plus urgente.

(60) Donc cette première remarque à propos de la castration, et d'autant plus validée que c'est le propre du Discours psychanalytique tel que l'écrit Lacan et tel que nous en avons repris le titre dans notre revue, c'est le propre du discours analytique que d'écrire cet objet de la

castration, l'objet a, que le discours analytique dit : ça cesse de ne pas s'écrire, ledit objet, et alors, à partir du moment où je l'écris, est-ce que vous allez en tenir compte dans vos comptes ?

Lorsqu'on a écrit le nombre imaginaire $i = \sqrt{-1}$, ça n'existe pas ! Mais dans les comptes ça joue un rôle fondamental i ! Eh bien maintenant que cet objet il est là, qu'est-ce que vous en faites ? Parce que, si vous n'en faites rien, ça montre que vous êtes venu vous plaindre de votre symptôme, mais qu'en réalité, il n'est pas question que vous vous en sépariez, ça montre que vous y tenez, et c'est votre droit ! Mais sachez-le tout de même, puisque vous êtes venu voir un analyste et que vous vous intéressez à l'analyse, alors sachez au moins que, d'accord vous vous plaignez, mais il faut croire que vous vous préférez comme ça dans votre souffrance et dans votre symptôme.

Le deuxième point est le suivant : s'il est vrai qu'une femme n'est là qu'en tant que représentante du phallus, est-ce que là encore, nous sommes condamnés à ce que cet objet, qui est l'objet mis en place par le Nom du Père, est-ce que nous sommes condamnés à ce que ce soit cet objet qui soit l'objet fondateur de la libido ? Parce que, ne vous y trompez pas, tant que ce sera cet objet, il n'y aura pas de rencontre entre un homme et une femme. Il y aura une rencontre entre un homme et une mascarade de phallus. Ce qui comme vous le savez est ce qui commande la position hystérique. Et ce qui fait que des hystériques refusent de guérir, car elles savent très bien que si elles sortaient de cette position elles risqueraient de perdre beaucoup de leur attrait pour leur partenaire. Alors donc, est-ce qu'il est pensable, dans cette organisation, que l'objet phallique perde cette place privilégiée et centrale ?

Qu'est-ce qui conviendrait pour ça ? Ce qu'il conviendrait d'abord, c'est qu'assurément la position masculine, comment dirais-je, consente à ce que la totalité dont elle se réclame, puisque un homme a beau être (61)castré, c'est néanmoins en tant que "tout" qu'il se propose et qu'il s'affirme. C'est ça, le signifiant maître. Eh bien, il conviendrait que la position masculine reconnaisse que ce tout, ce un, comme tout, ce un qui fait tout, ce un qui s'impose comme totalité, eh bien que ce un ne va pas sans l'Autre. Et que l'Autre n'a pas à être entendu comme une offense, ou une injure faite à cette totalité, c'est-à-dire ce qui viendrait dénier sa légitimité mais que cet Autre est un effet de structure complémentaire, de la constitution de ce un comme tout, autrement dit que ce un ne va pas sans l'Autre, il n'y a pas d'un sans Autre, et s'il doit se constituer une société de uns tous semblables, une société de frères tous semblables dit Lacan, on est tous frères, on est tous du même Père, et puis même celles qui sont femmes, eh bien, allez, on va les faire rentrer dans le lot, ou leur mettre un uniforme, on est tous, hein, fils du même père. Eh bien, Lacan, a quelque part cette remarque que cette société, c'est celle de la ségrégation, c'est la société qui provoque, qui non seulement s'entretient du racisme, mais qui est capable de provoquer un certain nombre d'événements, un certain nombre de méfaits dont justement la dénonciation de l'Autre, comme n'étant plus l'Autre mais l'étranger, l'ennemi. Il y a donc, comme vous le voyez, quelque chose qui concerne la position mâle et qui tournerait autour de la reconnaissance que la position mâle n'est pas moins du semblant que la position féminine, que ce sont là aussi bien des semblants d'hommes que des semblants de femmes. Et en vous disant ces choses, j'ai tellement l'impression de dire à la fois des banalités, et en même temps des espèces d'audaces, que j'en suis tout gêné car je me dis vraiment... parce que, on a tellement le témoignage que malgré 90 ans de psychanalyse, rien, rien à cet égard...

On dit n'est-ce pas, la psychanalyse, les freudiens, c'est vieux, c'est dépassé, alors qu'on voit bien que dans ce qui constitue l'agitation de notre monde, aucune conséquence n'est tirée de points aussi déterminants et essentiels que ceux-là. Autrement dit, la question n'est pas de déboulonner le phallus de sa place, la question est là aussi avec le discours analytique de l'inscrire et de l'inscrire là où il est et en tant que dans le discours psychanalytique, il est ce qui fait commandement, il est à la place du commandement. Mais où du même coup il en

révèle le (62) semblant de ce commandement puisque ce commandement ne vaut qu'à ce que l'Autre lui échappe, qu'à ce que l'Autre ne soit pas tout dans la castration, qu'à ce que l'Autre ne soit pas tout à sa botte.

La question donc de ce que pourrait être une femme qui ne serait pas du semblant, est comme vous le voyez, est non seulement la manière d'échapper au retour du mélo, c'est-à-dire, des vieilleries, ce dans quoi on est à l'aise, on est bien, les vieux trucs, les vieilles habitudes, les vieilles haines, les vieilles rancoeurs, les vieilles passions, mais aussi une façon de poser une question sur ce qui pourrait l'inventer, si l'on avait envie d'en sortir un petit peu, c'est-à-dire de renoncer à la célébration ancestrale de la douleur, car c'est bien ce à quoi la névrose pousse, ce serait une infidélité que de ne pas reprendre la souffrance des ancêtres, mais, également inventer les formes, penser ce que pourrait être un monde autrement fichu à cet égard, et il faut bien le dire un peu moins bête, en soulignant par là qu'il s'agirait de se montrer un peu moins les marionnettes de ce système qui nous agite comme ça, et nous palpite, et nous prend, quoi que nous voulions.

Il est frappant que ce qui intéressait Lacan dans ses relations, il y avait d'abord une chose, je terminerai là-dessus, sur cette évocation hautement privée, et qui dès lors sera publique, c'est que ce qui l'intéressait c'est que les gens n'inscrivent pas la castration au principe de la relation, que ce soit une relation de couple ou amicale. Autrement dit qu'il n'y ait pas cette espèce d'obole à laquelle systématiquement, on s'impose de veiller dans toute relation, c'est-à-dire qu'on essaie de ménager un impossible. Il était prodigieusement agacé par cette sorte de souci propre à toutes nos relations. Non pas tant d'y introduire de la tempérance, car c'était quelqu'un qui savait être tempéré, mais de veiller surtout à ce que chacun eût son quant à soi, c'est-à-dire que, hé ho, il faut pas dépasser les bornes, les limites. Est-ce que ça voulait dire du même coup qu'il était un pervers ? Assurément pas, car c'était quelqu'un qui, si justement, savait récuser cet impossible propre à la relation, il savait parfaitement aussi respecter les règles d'une courtoisie et d'une sollicitude à l'égard du prochain qui témoignait qu'il ne le prenait pas, ce prochain, seulement pour son instrument.

(63) Notre relation est écartelée (sexuelle) entre ceci que et aussi bien pour l'un que pour l'autre, ou bien nous avons affaire dans le partenaire, je parle à partir d'une position masculine, à un sujet, c'est-à-dire à quelqu'un dont la position se caractérise du fait de dire non. Si vous y pensez un tout petit peu, le sujet c'est primordialement celui qui dit non, Verneinung ; quand il y a du non il y a forcément de la vérité quelque part, car c'est le sujet qui parle. Ça vient de l'énonciation, c'est que la vérité est dans le coup.

Ou bien vous avez affaire à un sujet, c'est-à-dire quelqu'un qui ne se maintient que de dire non, ou bien vous avez affaire à un objet, c'est-à-dire quelqu'un qui là cède, et se fait objet, se fait pur objet, mais dans la crainte du même coup de se dévaloriser à vos yeux. Ce qui fait donc l'une des figures de l'écartèlement que j'évoquais tout à l'heure, du chiasme que j'évoquais tout à l'heure, c'est que dans cette exigence à l'égard du partenaire faut-il qu'il s'en tienne à la position pur objet, objet sadien, ou bien est-ce que vous attendez, est-ce qu'il ne se trouve pas dévalorisé, de risquer de vous décevoir, voire de vous angoisser, alors est-ce que vous n'exigez pas du même coup qu'il soit sujet ? Mais il faudra un jour faire un topo là-dessus, une position féminine se soutient très mal d'une position subjective, c'est bien pour ça qu'elle vire si souvent dans l'hystérie : à défaut d'être La femme, elle sera Le sujet. C'est-à-dire du même coup elle transformera son mari en pur instrument, eh bien, il était intéressant de voir comme Lacan, puisque je suis parti de là, ne posait pas la relation avec le partenaire en termes d'exclusive, ou bien mais dans la reconnaissance d'une alternance, célébrée comme telle, c'est-à-dire non pas dénoncée, mais célébrée comme telle. Et ce qui évidemment, puisque nous en sommes toujours à nos traditions, n'est pas toujours bien perçu, car ne pouvant être perçu que par des repérages qui nous sont familiers, perversion, sadisme, alors qu'il s'agissait d'autre chose, et autre chose qui concerne le titre d'aujourd'hui, c'est-à-dire

est-ce qu'il y a lieu de penser ce que pourrait être une façon collective d'échapper au symptôme et que cesse ce peu de réalité dans lequel nous passons notre vie, avec ce sentiment que notre vie n'a pas été ce qu'elle aurait dû, qu'on est resté dans l'égarement.

(64) Ecoutez, il y a là une clinique de la vie conjugale à l'égard de laquelle j'ai essayé d'être un peu tempéré. Pour ce que vous faites remarquer, ce qui me paraît surtout marquer le début de la vie conjugale, c'est l'étonnement des partenaires de se trouver pris dans une situation en deçà de ce qui était fantasmé, il n'est pas rare que ça vienne dans le registre d'une certaine interrogation sur ce qui arrive, mais aussi le sentiment d'un certain égarement, c'est-à-dire d'avoir à endosser des rôles qui ne viennent pas coïncider avec leur subjectivité. Il y a une espèce de clivage, je parlais de scène tout à l'heure, c'est-à-dire le sentiment au début de la vie conjugale d'être propulsé sur une scène sans savoir son rôle, et puis d'autre part, la décision subjective éprouvée à l'égard de ce rôle. Volontiers la vie conjugale rêvée comme le moment d'une réconciliation de la vie subjective, le fait d'épouser celle ou celui que l'on aime, se nourrissant de cette idée, qu'avec cela s'opérera une réconciliation avec le désir, et que la décision subjective éprouvée vis-à-vis de lui se trouvera dès lors calmée, et qu'il y aura enfin une espèce d'accord avec son désir, et je crois que si ce qui est contemporain de cette période est plutôt de constater que la division s'en trouve volontiers accrue. Le sentiment là du rôle à tenir, et donc de l'étrangeté dans laquelle on peut se tenir vis-à-vis de soi-même.

Ce que j'ai dit a sûrement à voir avec le S1 pour rappeler ceci. Le S1 est représentatif de ce qui nous commande à partir de l'Autre. Autrement dit, ce qui fait notre Jouissance, et du même coup son ratage.

Ce qui nous rend si bizarres à l'égard de commandement en général. Je veux dire par là, que s'il fallait nous écouter nous sommes tous rebelles au commandement. On ne se laisse pas commander comme ça. Mais d'un autre côté, c'est fou ce que vous êtes soumis au commandement. Littéralement, nous ne faisons que ça. Qu'on soit à l'égard du commandement dans une position comme on dit ambivalente, on le comprend, puisque c'est ce qui commande notre jouissance et ce qui fait qu'elle rate, et puis la jouissance il faut continuellement travailler pour, le fameux principe de plaisir, c'est "ouh ! qu'on commande à d'autres que moi, moi je me tiens dans mon coin et puis c'est pas moi qui vais me mettre à me déranger, les ordres très peu pour moi". C'est ça le (65) principe de plaisir. Mais d'un autre côté, le commandement c'est ce que vous espérez, au point que lorsque vous vous trouvez confronté à votre propre décision, c'est-à-dire à poser un acte, vous ne le faites pas, vous attendez que ça vous vienne de l'Autre. Alors ce dont j'ai parlé aujourd'hui c'est la question de notre rapport au S1, et la question du signifiant nouveau, comme le beaujolais est-ce que ça veut dire qu'il s'agit d'échapper au commandement ? Pour ma part, je dirais sûrement pas. Echapper au commandement c'est l'une des figures de la psychose.

Je ne vois pas pourquoi ça constituerait un idéal. Ou pour reprendre un séminaire de Lacan, il ne s'agit pas de ne pas être dupe. Mais il s'agit de le faire, pas d'une façon qui impliquerait la réconciliation, mais d'une façon moins abruti. Car je dirais que notre rapport au commandement est complètement abruti. Ce que l'on voit comme vellétés, moi moi ça prend pas avec moi, alors que je dis bien, y a que ça qui prenne, rien d'autre ne prend que le commandement, dans la mesure où nous ne sommes pas des clochards, ou nous participons d'une vie organisée, qu'elle soit sociale, libidinale. Il y a à respecter le commandement, à lui faire sa place, non sous la forme d'une soumission obtuse ou de cette révolte puérile, mais de le reconnaître pour ce qu'il est : comment ça marche pour nous ; je peux m'insurger contre le fonctionnement d'un organe, c'est pas ça qui va modifier son fonctionnement. Dans notre rapport au signifiant, il y a un certain nombre de points qui sans relever de la nature sont d'un ordre irrécusable. Alors on peut s'interroger sur les conséquences éventuelles, mais à l'égard du signifiant s'il y a un signifiant nouveau, il impliquerait non pas tant cette captation malheureuse qui est la nôtre à l'égard du signifiant, mais je dirais une captation consentie. Je

crois que le rapport nouveau au signifiant, à défaut de signifiant nouveau, ce serait non pas du fait de s'en défendre par le refoulement, ou bien de s'en protéger, du moi on m'influence pas... mais par l'acceptation de ce qui est notre fonctionnement. Dans la mesure où je crois que les analystes ne sont pas des utopistes. C'est-à-dire qu'on peut faire un exposé sur la question d'une femme qui ne serait pas du semblant, sans pour autant verser ni dans la poésie, ni dans l'utopie, c'est-à-dire quelles sont les limites. Un certain nombre de points peuvent-ils être mobilisés à partir du moment où le discours psychanalytique existe ? C'est à ça que ça se résume, vous voyez que c'est pas révolutionnaire.

II

(66) Je disais il y a quelques temps aux Lillois qu'il fallait que je prenne garde de ne pas leur parler comme à des provinciaux, c'est-à-dire avec une certaine prudence, c'est-à-dire le souci de ne pas les effaroucher ; il est bien évident qu'il faut que je me méfie de la tendance que je pourrais avoir de vous parler comme à des Belges, c'est-à-dire comme à des personnes qui peuvent toujours faire état d'une frontière pour estimer que, bien sûr, il y a des choses qui éventuellement sont intéressantes, mais qui, après tout, de ce côté-ci de la frontière peuvent ne pas nous concerner, puisque frontière il y a.

C'est un problème celui de la frontière, qui a constamment marqué le développement et l'histoire de la psychanalyse, et particulièrement autour de Freud. Celle-ci est tantôt une affaire spécifiquement viennoise, ou d'Europe Centrale, ou spécifiquement juive, comme a pu le dire Jung, bref quelque chose concernant la névrose de certains individus, mais qui ne saurait dès lors qu'être adaptée et transformée une fois les frontières franchies.

Cette question de la frontière n'est pas quelconque, pour chacun d'entre nous, de quelque côté qu'il soit, Outre Quiévrain comme on dit chez nous, ou comme on dit peut-être chez vous pour désigner les gens de l'autre côté. Ce n'est pas une question quelconque pour la raison suivante celui auquel nous nous référons, chacun d'entre nous dans sa subjectivité,(67) dans l'invocation de ce qu'il en serait une filiation, c'est-à-dire le Père auquel chacun d'entre nous est susceptible de se référer, qu'il soit religieux ou pas, ce Père, ce que la structure nous montre, c'est qu'il se maintient dans une position, suffisamment extérieure pour ne pas être totalement étranger. Si vous réfléchissez aux formules lacaniennes, qui situent le Père dans la position de l'au-moins-un qui échappe à la castration, aussi bien le Père de *Totem et Tabou* isolé par Freud, vous concevez que le problème du fils ou de la fille, c'est d'avoir à affirmer sa filiation à l'égard de quelqu'un qui vous est totalement différent de structure, puisque lui, échappe à la castration, et que ce soient les fils, les enfants qui, curieux par exemple, ne peuvent se réclamer de lui qu'au prix de ce qui les rend totalement étrangers à lui. Ce qui fait donc que lorsque cette situation se trouve pour des raisons qui sont purement anecdotiques, circonstancielle, locales, présentifiée dans la réalité, c'est-à-dire la référence à quelqu'un qui se trouverait étranger, il y a là une effectuation de ce qui est objet d'angoisse pour chacun d'entre nous, c'est-à-dire de n'être finalement qu'étranger, de ne pouvoir jamais être complètement fidèle, accompli à l'égard de ce père, et donc la présentification dans la réalité de cette situation suscite l'angoisse, évidemment bien entendu une certaine méfiance, crainte, un certain recul.

Il y a, vous le savez, une tentative faite pour centrer ce dispositif propre à la structure, pour nous affirmer comme enfant légitime de celui qui ne peut être que définitivement étranger, cette tentative c'est assurément celle de la religion, et c'est aussi celle de la névrose obsessionnelle. L'une et l'autre sont une tentative de faire que la coupure entre le Père et ses enfants, que cette coupure soit levée, et que ce ne soit plus une relation de frontière mais de distance, dès lors, variable, car une coupure c'est infranchissable, mais une distance, on peut jouer avec, plus ou moins près, donc la tentative de substituer la distance à la frontière,

comme vous le savez, c'est une tentative dans la névrose obsessionnelle qui n'est pas sans conséquences que l'on peut par ailleurs juger peu agréables.

C'est donc vous rappeler que le problème de notre relation à ce père, est une question toujours vivante, actuelle, et je pense que dans ce (68) que je vous dis là vous reconnaissez une clinique de la vie familiale, et que ce que chacun de vous a pu éprouver, que ce soit de la position de l'enfant ou de la position du Père, c'est-à-dire que la relation à ses propres enfants est toujours marquée d'un hiatus, d'une incompréhension, voire d'une incompatibilité, aussi surprenant que cela puisse paraître, qui restent douloureuses pour chacun et toujours conflictuelles. Par exemple, pour en donner un exemple qui ne soit pas trivial, qui ne relève pas de l'anecdote, il est clair que nous ne pouvons parler qu'à un certain prix qui est, voilà qui est étrange, la mort de ce Père. Je veux dire que notre parole, telle qu'elle est organisée ne peut se fonder que de cet au-moins-un, que de l'existence d'un refoulement originaire, c'est-à-dire implique que le Père auquel nous nous référons est un Père mort, fût-ce en nous adressant à notre propre Père, qui ne vaut plus à ce moment-là que comme Père réel. C'est-à-dire que tout se passe comme si du fait même de parler nous étions coupables de cette mort. Mort, ça veut dire quelque chose de très précis, ça veut dire par exemple échapper à la castration, ce qui est du registre du vivant est pris par la castration. A partir du moment où le Père original échappe à la castration, du même coup, il est mort, il ne peut plus renvoyer qu'à lui-même, il dit "Je suis celui que je suis", et ainsi de suite.

Donc le simple fait de parler fait de nous des coupables, ce que l'obsessionnel sait parfaitement, ce qu'il éprouve puisqu'il y a là cette culpabilité qui lui colle à la peau et dont il ne sait comment s'affranchir, et à juste titre, mais vous savez comment son symptôme, comment il vit toujours dans cette crainte d'avoir commis à son insu quelque meurtre, sans même s'en être rendu compte, quelque meurtre antécédent, en arrière de lui, et il va toujours vérifier s'il n'a pas, à quelque croisement de rue, renversé quelqu'un avec sa voiture, etc...

Donc, dès que nous parlons, nous sommes pris dans cette culpabilité, et la tentative de l'obsessionnel, et aussi de la religion c'est de faire que le sujet parvienne à se mortifier pour que le Père, lui vive, et bien entendu, son rituel, ou son style, peuvent s'entendre comme la tentative d'accomplir cette mortification qui permettrait au Père, lui, de vivre, et c'est bien là ce qui renvoie l'obsessionnel à ce doute quant au bien (69) fondé de ses actes, si du même coup cela est réussi ; néanmoins, la différence subsiste entre le Père et son produit, puisque le Père n'existe qu'aux dépens de la mort de son fils qui du même coup, échappant à la castration, se trouve occuper sa place à ce Père, c'est-à-dire réaliser un fantasme incestueux, autrement dit, comme vous le voyez, le dispositif propre à la structure est la source de ces impasses qui rendent au névrosé, dans la mesure où il cherche à y échapper, la vie difficile.

Et là encore je vous renvoie à la banalité de la clinique familiale qui est que Père et fils ne peuvent pas parler en même temps. Lorsque vous avez pu l'observer, si l'un d'eux parle, ça ne peut être qu'au prix du silence de l'autre, et c'est le genre d'impasse propre à notre situation et dont nous nous sortons mal. Nous nous en sortons mal, parce qu'il est bien évident que chacun prend la difficulté à son compte, au compte de l'insuffisance de ses efforts, de leur médiocrité, voire de la méchanceté qui serait là engagée par chacun, voire de la perversité, de l'insuffisance propre à chacun, et que se trouvent méconnues les conditions de structure qui font que ce symptôme est, à ce jour, incontournable.

Vous présenter les choses de la façon suivante vous rend sensible le fait qu'une question essentielle se pose à nous, qui est de savoir, où nous situons le symptôme.

Qu'est-ce que nous prenons comme symptôme ? Comme vous le savez, l'un des grands traits de notre vie familiale ou conjugale est de prendre le symptôme au niveau des insuffisances, qui seraient caractéristiques des personnes. C'est l'un de nos destins de viser toujours le symptôme à côté de là où il est, c'est-à-dire que du même coup nous ne pouvons que

l'entretenir, puisque nous nous en prenons aux conséquences du symptôme, mais non pas au lieu où il est mis en place, les personnes étant là en quelque sorte que machinées et jouées par le symptôme.

Nous pouvons aussi prendre le symptôme non plus à l'échelle individuelle, mais à l'échelle sociale, c'est-à-dire estimer que ce sont des conditions (69) sociales ou historiques qui expliquent que notre vie soit conflictuelle, et vous savez que là aussi il y a un déplacement quant au lieu effectif du symptôme qui ne va pas sans conséquence ; c'est pourquoi le repérage de ce que nous appelons le symptôme, et du lieu où effectivement il est à l'œuvre, c'est pourquoi ce repérage semble de prix pour ceux qui souhaitent se comporter, non plus comme de ... sur le mode de l'égarement propre à chacun de nous, puisqu'on s'en prend on ne sait à qui, ni trop pourquoi, ni comment, mais de ceux qui se poseraient la question de savoir s'il peut en être autrement.

Est-ce que le symptôme chez Freud est la même chose que chez Lacan ?

Chez Freud, il est défini de façon très rigoureuse et très stricte : c'est la conséquence d'une défense, en général d'un refoulement contre une incitation sexuelle, "regung", parfois il dit trieb, sexual trieb, ou encore, plus tard il dira, pulsum du moi, en tous cas, le symptôme chez Freud c'est toujours la défense contre une incitation sexuelle qui dès lors va générer à titre substitutif des formations, des déplacements difficiles à reconnaître, et qui sont des symptômes. Donc, comme vous le voyez, une espèce d'hygiène mentale qui serait conseillée et qui inviterait les parlêtres à ne pas se dérober à ce que sont leurs désirs, mais à y consentir, sauf à le payer du prix de la névrose.

Là où chez Freud lui-même se situe une inconséquence et je dirais tout de suite, inconséquents nous le sommes très généralement, c'est notre style habituel, mais là où chez Freud se situe l'inconséquence, c'est qu'il est amené à reconnaître un refoulement originaire, c'est-à-dire qu'en réalité le refoulement s'impose au parlêtre indépendamment de son bon ou de son mauvais vouloir, puisque le refoulement il le trouve d'abord dans la langue qu'il va parler, et dans ce qu'il va échanger avec les autres, et toute l'éducation va consister à le plier, à lui donner l'intelligence de ce qu'il y a à refouler pour participer du commerce social.

Deuxièmement, dans la mesure où Freud fait de l'Œdipe le passage obligé à la normalité sexuelle, il est bien évident que du même coup, (71) il situe l'objet de notre désir dans un statut qui n'est plus que d'ersatz, et donc du même coup, condamne notre désir à n'être plus qu'un désir fondamentalement insatisfait.

C'est-à-dire que, à la fois le refoulement semble être la condition incontournable de notre entrée dans le langage, et d'autre part que l'objet propre à satisfaire le désir ne soit jamais qu'un ersatz, semble être l'autre condition pour que notre désir puisse se sustenter, c'est là la condition organisatrice du désir, c'est-à-dire que d'un côté, Freud fait porter la faute sur la pusillanimité du patient à l'égard de ses désirs, et c'est tout à fait explicite dans les Etudes sur l'Hystérie, c'est même un terme, la pusillanimité morale, qu'il utilise explicitement, et puis d'autre part, il est amené à considérer que le déplacement quant à l'objet et son caractère fondamentalement insatisfaisant sont les conditions ordinaires de la régulation de la sexualité chez nous.

Ce qui, de situer le symptôme dans ces deux endroits ne manque pas d'appeler des devoirs qui seraient différents. Puisque dans le premier cas, je ne peux que m'insurger contre ma pusillanimité, je n'ai pas le courage de mes désirs et puis dans l'autre cas j'ai affaire à un destin, à un malaise dans la civilisation, qui fait que la sagesse serait de s'y conformer.

Chez Lacan, le symptôme est un peu différent. Puisque ce que Lacan appelle le symptôme c'est le fait que la langue qui, bizarrerie dans le monde des êtres vivants dont la sexualité est soumise à une régulation biologique, par signaux, et chez nous, le fait que la sexualité voit son support biologique soumis, subsumé, déplacé, dénaturé, contraint par les lois d'un système

essentiellement hétérogène qui est celui de notre rapport au langage, et le fait que c'est lui qui règle notre condition d'accès à la sexualité.

Donc chez Lacan, le symptôme, c'est le dispositif qui fait qu'il y a un impossible propre à la structure et qui fait que, entre autres, il n'y a (72) pas de rapport sexuel, c'est-à-dire qu'on ne peut pas écrire, d'un côté quelque chose qui serait comme ça (Melman au tableau).

Eh bien, justement ce signe mâle ne désigne nul être, mais quelqu'un qui ne supporte sa virilité que de caractères négatifs, soustractifs, la virilité ne se soutient que de la castration.

Et que du côté femme, aucune possibilité que ce signe ne vienne se rapporter à un être puisque ça n'est qu'au prix de la maternité qu'un femme rentre dans l'ordre phallique, qui est l'ordre qui établit ce genre de rapports et donc, si elle peut figurer ici, c'est non pas en tant que femme, mais en tant que mère d'où, bien entendu, si aisément cet incompatibilité entre la femme et la mère, je veux dire que ça ne va pas forcément ensemble.

Donc, le symptôme constitué par cet impossible qui fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, c'est en tous cas ainsi que nous pouvons définir le symptôme lacanien, et du même coup un certain nombre de conséquences, dont la première est que dans la mesure où notre désir est dépendant de la mise en place de cet impossible, du même coup, nous sommes enclins à le vénérer. Puisque c'est à lui que nous devons la jouissance qui nous est accordée.

Et du même coup, que nous avons tendance à vénérer celui auquel nous attribuons la paternité de cet impossible, c'est-à-dire le Père, justement. Par exemple, le Père en tant qu'il est pris pour nous dans les passions d'Œdipe.

L'Œdipe comme normatif, est l'apôtre d'une sagesse qui consiste à savoir renoncer. Comme vous le savez, ce pauvre garçon qui n'a voulu renoncer, il a cru échapper à son destin, mais quand même n'a pas voulu renoncer. Une fois qu'il a été Roi de Thèbes, on lui avait bien dit "Ne cherche pas à savoir, hein, y a la peste, ça tombe en ruines, mais reste tranquille, ne cherche pas à savoir". Mais Œdipe, son malheur ç'a été non seulement de savoir lorsqu'il a répondu au Sphinx mais en outre lorsqu'il a été Roi de Thèbes, de vouloir savoir.

(73) L'Œdipe est une invitation à reculer d'horreur devant le risque de savoir. Et c'est bien ce que nous faisons. Nous nous comportons, comme si effectivement la leçon nous était bien acquise, en vous disant que vous ne voulez rien en savoir.

Ça ne veut pas dire que vous ne sachiez pas, mais on peut savoir et néanmoins n'en vouloir rien savoir, c'est-à-dire qu'on peut savoir par son inconscient, et n'en rien vouloir savoir. C'est-à-dire que nous sommes en général des gens très respectueux, aucunement décidés à vouloir trop nous approcher du savoir ; comme le disait Lacan, il n'y a aucun désir de savoir, il n'y a que l'horreur de savoir.

C'est-à-dire que du même coup notre pente naturelle est de respecter ce domaine de l'impossible.

Comme je le faisais remarquer à mon dernier séminaire, le titre donné par Lacan à sa revue, c'est ce dont je vous parle maintenant.

Il est curieux qu'il n'ait pas remarqué combien ce titre était anti-oedipien, dans la mesure où on entend Œdipe comme le malheur qui serait susceptible de s'abattre sur celui qui veut savoir « Tu peux savoir » et « Si tu le peux, donc tu le dois », ajoutait-il.

Donc vous voyez comment la relation au Père, notre amour pour lui, comment la culpabilité qui en suit baigne notre existence, c'est-à-dire celle de ce meurtre dont nous sommes fautifs, que nous le voulions ou pas, ceci trace l'espace de ce champ où à partir de là nous allons nous comporter comme des aveugles, c'est-à-dire comme des gens qui auraient subi le supplice d'Œdipe par anticipation pour le cas où ils auraient osé savoir.

Alors, qu'est-ce qu'il y a à savoir, et c'est un point que j'abordais hier à Lille.

Ce que nous ne voulons pas savoir, c'est que notre jouissance fait bouchon à la vérité. Je veux dire que l'objet cause de notre jouissance et organisateur de notre fantasme, l'objet a, dans la mesure où il est vécu (74) comme ce qui vient combler le désir de l'Autre, et primordialement de la mère nous vivons cela comme si cet objet venait obstruer ce qui dans le A, dans la mère, est un peu trou et que la vérité elle est appendue, non pas à notre jouissance, mais à ce trou. Que c'est ça la vérité de notre rapport à l'A, c'est-à-dire le fait que nous ayons à reconnaître ce qui va agir comme castration pour le parlêtre, c'est-à-dire le fait que pour que son désir se mette en place, il y faut le renoncement à un objet supposé privilégié auquel il renonce, qu'il abandonne, et qui est cet objet a. Ce que nous ne voulons pas savoir c'est que notre jouissance qui est notre défense contre l'angoisse c'est-à-dire contre ce pur trou, dans l'Autre d'angoisse. C'est le moment où l'Autre se révèle à vous avec ce pur trou et vous ne savez pas dès lors ce qu'il y aurait à lui abandonner pour que l'autre referme sa gueule, et s'avère satisfait.

Eh bien voilà ce qui fait bouchon, ce dont nous ne voulons rien savoir. Alors que nous pouvons le savoir, et s'il y a quelque chose qui constitue le terme d'une psychanalyse, on peut le dire de la spéculation analytique, c'est ça, c'est ce point-là. La fameuse passe, que Lacan a essayé de mettre en place ne concerne pas autre chose que ce que je suis en train là d'évoquer pour vous.

Or, cette jouissance qui est la nôtre, auquel nous introduit notre fantasme, nous serions capables d'y renoncer s'il s'agissait seulement de la nôtre, je veux dire après tout, à cet égard, nous ne sommes pas trop têtus. Nous sommes prêts à savoir renoncer, rogner, abandonner, nous savons ce que c'est que de faire sacrifice, mais, dans la mesure où cette jouissance se trouve forcément articulée autour du Nom du Père, fait notre lien avec lui, puisque l'objet donné à notre Jouissance, ce substitut, cet ersatz, est en quelque sorte, est à la fois prescription et don venu de sa part, eh bien, c'est à cause de cela, si nous sommes prêts à renoncer à notre propre jouissance, dans la mesure où elle met en cause l'impératif paternel, très précisément le signifiant maître, le S1, car c'est ça le signifiant maître, c'est celui qui dit "jouis", là nous ne pouvons plus y renoncer car nous avons le sentiment de remettre en cause ce qu'il y a de plus sacré chez chacun, et donc du même coup, nous nous vouons à nous balader comme des aveugles et comme des sourds, puisque (75) nous ne savons plus voir ce qu'il y a à voir, ni entendre ce qu'il y a à entendre, et donc nous nous condamnons à refuser la vérité.

Et c'est pour cela que Lacan pouvait dire qu'avec la place qu'il accordait à l'Œdipe, c'est-à-dire cette place centrale, cette place normative, eh bien Freud perpétuait notre amour du Père, notre sentiment religieux, spontanément religieux, perpétuait les impasses de l'analyse c'est-à-dire le Pénisneid et le roc de la castration. Je veux dire, vouait l'analyse à n'être plus qu'un procès infini.

Donc on pourrait là-dessus vous proposer... vous en tant qu'analyste, quand dites-vous de quelqu'un qu'il est un imbécile ? Je pense que vous conviendrez que ce qualificatif vous vient lorsque quelqu'un se trouve dans la position de croire qu'il a identifié l'objet qui se trouve causal de ses soucis et de ses désirs. Lorsqu'il dit « C'est ça, ah moi je sais que les biens : c'est ça ! que la façon de bien vivre, c'est ça ! que le responsable c'est lui ! ».

Eh bien lorsque quelqu'un se trouve pris par ce type de précipitation, c'est-à-dire lorsqu'il prend les objets de sa jouissance, comme étant les bons, les vrais, les objets ultimes, étant ceux qui devraient faire loi pour tous, eh bien il vous vient que vous avez à faire avec un imbécile, c'est-à-dire quelqu'un complètement à côté de ce dont il est question. C'est-à-dire que vous avez quand même cette certaine notion de la vérité qui est que quand même ça ne peut jamais être tout à fait ça. Que le ça qu'il désigne, que la cause qu'il pointe n'est jamais que déplacée, que substituée par rapport à ce qui est effectivement en jeu, et que ce qu'il ne pointerait jamais, c'est ce que j'évoque comme étant le lieu de la vérité, c'est-à-dire le pur trou

dans l'Autre, c'est-à-dire nullement quelque objet, ce qu'il y a de bien après tout dans la jouissance, c'est que là au moins vous avez affaire à un objet, même si vous avez affaire à un ersatz, d'abord l'ersatz se supporte de l'idéal de l'objet qui serait le bon, le vrai, de l'objet a, qui effectivement existe, a une matérialité, alors que vous pouvez remarquer que ce que vous appellerez intelligence, et du même coup vie de l'esprit, à proprement parler, c'est ce qui vous permet de considérer que ce n'est jamais ça, autrement dit, que (76) vous ne vous en prenez jamais qu'à des fantômes, et que si vous êtes conduits à considérer avec sérieux ce qu'il en est de ce trou dans l'Autre, ça ne va pas être forcément pour vous en faire ni le prophète, ni l'apôtre autrement dit pour vous faire l'annonciateur de ce qui serait une nouvelle sagesse, savoir qu'il faut se contenter de ce que l'on a et que par ailleurs, si vous cherchez davantage vous ne trouverez rien à vous mettre sous la dent, donc soyez heureux avec ce qui vous échoit. Donc ni non plus pour vous faire l'apôtre de ce qui serait une autre forme de la résignation, c'est-à-dire qu'avec le symptôme, on se débrouille quoi, et puis on attend le commencement de la vraie vie, vous l'attendez vous aussi, que tout ceci se passe, et qu'enfin nous débouchions sur la vraie vie, c'est vrai qu'il y a là un espoir qui anime chacun, il y en a qui précipitent l'échéance car ils en ont un peu assez des préliminaires, alors ils vont un petit peu plus vite, mais, donc, rien de tout cela, à partir de la reconnaissance du symptôme là où il est vous interrogez vous-même là-dessus sans attendre qu'il y ait quelque guide qui vous mène, alors que faire ?

Et c'est ce que fut la démarche de Lacan. J'ai évoqué les formules de la sexuation, et qu'elles établissaient l'impossibilité du rapport sexuel.

Est-ce que, à aborder notre rapport à la structure différemment, est-ce qu'il serait pensable de concevoir que ce ne soit plus la castration qui régisse notre vie sexuelle ?

Est-ce qu'une telle utopie est pensable ?

L'utopie, les utopies, ça a toujours été quelque chose qui a consisté à annuler le Réel, c'est-à-dire l'impossible ; autrement dit, les utopies, quand on a voulu les appliquer ça a toujours été les pires catastrophes.

En ce qui nous concerne, il ne s'agit pas d'être utopique puisqu'il ne s'agit pas d'abolir le Réel. Il s'agit de savoir s'il est possible d'avoir avec lui un autre rapport.

Je vais en quelques minutes vous donner quelques remarques susceptibles de faire travailler votre réflexion.

Quand il aborde les noeuds, Lacan dit ceci : *Le nœud borroméen peut tenir à trois ronds, c'est-à-dire R.S.I.* Voilà, il y a une figure topologique qui (77) montre que ces trois instances peuvent tenir ensemble, c'est la propriété borroméenne et qui fait que si l'on en coupe un, les trois se trouvent défaits. Autrement dit, ils ne doivent leur solidarité qu'à cette propriété topologique. L'expérience psychopathologique nous montre que la psychose comme la névrose, implique que ces trois dimensions R.S.I. se trouvent, soient dissociées dans la psychose, ces trois dimensions se trouvent séparées, alors que dans la névrose deux dimensions restent solidaires, alors qu'il y en a une troisième qui se trouve détachée.

Autrement dit dans la névrose, le noeud perd sa qualité borroméenne, et deux dimensions restent attachées, et un troisième est libre. Dans la psychose, les trois ronds sont détachés.

Que Lacan soit arrivé à un tel ramassement de sa conceptualisation a quelque chose qui est très frappant, et ne peut que susciter un certain effroi et une certaine interrogation. Que l'on puisse comme ça avoir le sentiment qu'on est là devant une clé de l'univers, de notre univers, pas de l'univers, c'est ce que disent les ronds, mais de clé qui nous donne accès à l'essentiel, on est un petit peu choqué hein ?

Mais puisque c'est lui qui l'a fait, accordons quelque attention à cela, et ne nous prononçons pas essentiellement sur les intuitions ou les sentiments que cela peut susciter chez nous, alors

que, il nous dit si les trois ronds n'ont pas la propriété borroméenne, les trois dimensions R.S.I. ne se maintiennent que d'un rond quatrième qui vient se tresser autour d'eux et assurent leur solidarité. Et ce rond, c'est le Nom du Père, ce qui veut dire aussi que nous fonctionnons ordinairement avec le quatrième, le Nom du Père, qui est aussi celui du symptôme l'un et l'autre n'étant pas séparables ; s'il est vrai qu'il existe une propriété géométrique qui permette aux trois ronds dont la solidarité garantirait notre vie psychique, qui ferait que nous ne serions ni fous, ni névrosés, s'il est vrai qu'il existe une possibilité que ces ronds tiennent à trois, est-ce que nous pouvons nous passer de ce quatrième rond, c'est-à-dire de ce rond qui est là à la fois le Nom du Père, et du même coup, du symptôme, celui de la castration. C'est là-dessus qu'il a travaillé les dernières années et c'est là que vous êtes invités à faire comme si vous le saviez, c'est-à-dire non pas à continuer à retourner nos questions traditionnelles, mais à consentir à venir au point qui a été son arrivée à lui, nullement pour (78) prendre parti, à conclure, mais parce que le fait d'en venir à ce point-là nous amène rétroactivement à juger de façon différente des questions que nous nous posions antécédemment, que l'on ne va pas s'amuser toujours avec les mêmes questions, ce qui est évidemment un passe-temps. Mais qu'il a posé là les questions assez originales pour que nous ne puissions faire comme si nous n'en savions rien. Nous ne pouvons pas ne rien en savoir.

La question comme vous le voyez, incite donc, non seulement pour ceux qui veulent reconsidérer ce qu'il y avait en arrière, mais pour ceux qui voudraient jeter un coup d'œil en avant, à revoir les formules de la sexuation, à reprendre l'étude de ce dispositif qui fait que notre vie sexuelle se paie de ce symptôme inéluctable, et donc invite là à réfléchir, à inventer. La difficulté, c'est que lorsqu'on invente, on s'empresse de vous le faire payer du prix des valeurs traditionnelles. Je veux dire qu'inventer, c'est toujours s'exposer à une certaine fragilité : dans l'histoire de la science comme de l'art, quand vous inventez, quand vous apportez quelque chose de nouveau, ça ne peut pas aller de soi, alors c'est s'exposer, c'est prendre des risques, mais sachez la chose suivante, c'est que si certains d'entre vous se posent la question de savoir si la psychanalyse est capable de changer quelque chose ou pas, ce qui n'est toujours pas évident à ce jour, même si elle est capable de faire que des symptômes s'atténuent, que des gens puissent vivre mieux, mais il est sensible qu'elle n'a rien changé de fondamental. La point où Lacan a la générosité, la bonté de nous mener, je pèse mes mots, eh bien, c'est nous mener au point où la psychanalyse pourrait changer quelque chose. Il est allé lui jusque-là.

Je conclurai en vous racontant une petite histoire. Je lisais un livre que je vous recommande et qui est de Paul Veyne "*L'élégie érotique romaine*" d'un historien cultivé, très intelligent, et qui s'interroge sur la poésie amoureuse chez les Romains, et en particulier Properce, Tibulle, Calimaque, voire Ovide, et il n'y comprend rien. Qu'est-ce que c'est que ces gens qui racontent leur amour impossible pour une femme qui toujours se dérobe, qui les fait souffrir de mille tourments, qui si (79) facilement qui leur donne beaucoup plus de peine et de tourment que de joie, et où cependant ils ne cessent de la chanter ? Cette dame porte un nom générique, c'est Délie, Cynthie pour Properce c'est-à-dire un nom générique, quelles que soient les femmes qu'ils auraient pu rencontrer, et d'autre part celui qui parle et ainsi se plaint est complètement impersonnel, je veux dire que si ce nom renvoie à une créature impersonnelle, celui qui se plaint est lui-même impersonnel. Il n'est pas question de le reconnaître comme une œuvre autobiographique, comme étant l'œuvre d'un Lamartine ou d'un Musset, sûrement pas, celui qui parle là n'a aucun trait défini et la Dame n'a aucun trait défini et d'autre part, deuxième remarque qui surprend beaucoup l'historien, c'est qu'il y a de brefs moments d'accents de sincérité, c'est-à-dire d'une peine qui semble authentique, que l'on qualifierait de moderne, autrement dit là il semble vraiment mordre, et puis un ton général qui semble celui de la plaisanterie c'est-à-dire qu'il y a constamment une note humoristique qui flotte dans tout ça. Et Paul Veyne se livre à des exercices qui sont sensationnels car ceux d'un homme très intelligent pour essayer de comprendre de quoi il est

question, tout en récusant dans sa démarche la psychanalyse dont il ne veut pas entendre parler, bien que manifestement il en ait entendu parler puisqu'il cite nommément Lacan à tel détour.

A quel moment et de quel contexte s'écrit cette poésie élégiaque qui faisait les délices d'un certain public ? Sinon elle n'aurait pas été écrite : le poète n'écrivait pas pour lui.

Ca s'écrit dans un contexte qui est celui du patriarcat romain, c'est-à-dire le moment où l'on n'épouse une femme aucunement par amour, mais par devoir, et aussi pour la dot, même si cette dot reste sa propriété, et où il n'est pas question de faire des galipettes avec elle, il n'en est pas question, parce que ce n'est pas viril. Etre viril chez un Romain, ce n'est pas de s'occuper de sa femme, ni des femmes en général, c'est de s'occuper de ses affaires, et puis des affaires de la cité. Autrement dit, avec sa femme on a des enfants, si on a quelque désir par ailleurs, il y a à portée de main, des esclaves, et cela quel que soit le sexe, aucun préjudice à ce que soit un sexe ou l'autre, et donc il y a des esclaves qui sont là à toutes fins utiles, et alors quelle idée, alors qu'on (80) est le patron de son domaine et où l'on peut faire ce qui plaît, quelle idée d'aller chanter l'amour d'une Dame qui vous fuit en plus ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Alors Paul Veyne cherche à établir le statut social de ces femmes. Alors, il y aurait eu des affranchies, des femmes affranchies qui auraient plus ou moins monnayé leurs charmes et qui auraient vécu d'une sorte de prostitution mondaine, encore que ce n'était pas de la prostitution puisqu'il pouvait par ailleurs paraître normal pour faire céder une Dame de lui offrir des cadeaux, de l'argent, le plus simple des cadeaux, et du même coup de se trouver en compétition avec d'autres. Et Paul Veyne cherche à établir le statut social de ces dames dans la cité, mais à condition que le statut ait eu cette importance on ne voit pas du tout pourquoi il ait eu à susciter cette poésie élégiaque et à flatter la douleur d'aimer, et à donner à l'objet de cet amour, ce caractère parfaitement dépersonnalisé, et dépersonnalisé qui caractérisait tout autant celui qui était là en train de souffrir.

Comment, en tant qu'analystes, ne pas voir l'émergence dans ce dispositif du sujet du désir ? Parce que le maître en tant que tel, il peut vouloir, mais en tant que maître en tant que S1, il ne désire pas, il s'ennuie, et il lui faudra quelques hystériques pour introduire quelques distractions dans la périphérie de son champ, et pour que son œil s'allume, autrement il s'embête. Et comment ne pas voir dans cette élégie, la mise en place du désir en tant d'une part qu'absolument impersonnel, c'est-à-dire qu'il n'avait pas la faiblesse de croire que c'est en tant que moi Monsieur truc, et que c'est bien le sujet en tant que parfaitement quelconque et que d'autre part, celle qu'il désire est la représentante d'un objet lui-même parfaitement dépersonnalisé, pas moins anonyme, et si c'était traité avec humour, c'est que nous avons affaire à des maîtres, c'est-à-dire à des gens qui voulaient bien jouer à la chose mais qu'il n'était pas question de lui accorder trop de sérieux c'est-à-dire que cela avait la même place que peuvent avoir pour nous les paris aux courses, les jeux de casino, c'est-à-dire ce qui peut impliquer éventuellement des risques, le fait d'être éventuellement mordu, mais qui impliquait aussi on dit avec tout ça une certaine distance, un certain recul. Donc, si c'était traité le plus souvent avec humour, avec une discrète ironie, c'est bien qu'il s'agissait dans le processus d'une distraction, mais qu'il ne fallait pas (81) exagérer, et je ne crois pas qu'il soit mentionné dans cette histoire celui qui se serait tué pour une infidélité de sa Belle, de celle qu'il aimait. Et je ne crois pas qu'aurait été bien reçu celui qui aurait écrit une poésie ainsi amoureuse, élégiaque, qui aurait voulu se faire passer comme résumant, captant, pressant de toute sa vie.

Si je vous fais cette remarque, c'est parce qu'on aurait envie de repérer dans cette histoire l'émergence du sujet du désir, et en même temps du symptôme : simple façon de rappeler que s'il n'est pas impossible de réfléchir à ce que pourrait être autre chose, qu'autre chose a existé. Ce qui ne veut pas dire non plus faire l'apologie d'une culture antécédante où de modes de vie antécédants et par exemple faire une apologie de l'esclavage. La question n'est pas de revenir dans l'histoire, mais de faire valoir que ce que nous prenons nous comme une

espèce de condition inéluctable de l'ex-sistence n'est en fait qu'un moment organisateur de l'Histoire, et que si ça a pu être autrement, ça veut dire que ça sera autrement inévitablement. Et simplement pour nous, avoir l'œil ouvert sur ce que la psychanalyse en ce domaine serait susceptible d'inventer.

J'ai essayé à propos des incidences de la castration, c'est-à-dire des modalités de la jouissance pour nous, en tant que nous y sommes attachés puisqu'elles impliquent ce qui serait une prescription paternelle. Autrement dit notre rapport à la castration de même que notre refus de savoir, le fait que nous ne voulons pas savoir, n'est pas détachable de l'ex-sistence de ce père dont l'impératif nous supporte dans notre jouissance, - n'est pas séparable - on peut dans la névrose chercher à s'en séparer - par exemple, l'obsessionnel, comme je l'ai dit cherche à s'en séparer, il cherche à se faire un monde où il n'y aurait plus de signifiant maître ; c'est-à-dire il éprouve le S1 comme exerçant une violence, c'est vrai, qu'il s'agit de mettre entre parenthèses c'est-à-dire ce qu'il veut c'est un Dieu tout amour. Ce mode de défense le pérennise, les défenses névrotiques non seulement ne mettent pas en cause, mais pérennisent l'instance contre laquelle elles s'opposent. Ceci fait donc que, je crois que le développement que j'ai fait sur le refoulement originaire et sur l'Œdipe, illustre combien le symptôme est mis en place par le biais de notre référence au Père, (82) comme l'un des effets de notre attachement, de notre amour pour lui. Sans doute ai-je été un peu vite, mais je crois, si vous prenez les deux grandes névroses, et même la phobie, l'hystérie vous pouvez la décrire comme entièrement organisée par le souci de provoquer la virilité du Père, de faire qu'elle se manifeste, la névrose articulée autour du souci de ladite vérité de la châtrer, et la phobie comme étant le prix payé lorsque ce Père n'est pas reconnu comme tel ou est désavoué.

Donc vous pouvez déjà voir dans une espèce de vue panoramique des névroses et de la phobie, je passe sur la psychose et la forclusion, la relation à l'instance paternelle est centrale, dans le choix de la névrose. Pourquoi ne pas spéculer sur le fait que le choix de la névrose se trouverait déterminé par l'adoption d'un statut à l'égard du Père ?

Il y a un texte très curieux de Freud, "*La prédisposition à la névrose*" ; il y raconte une observation qui est celle d'une femme d'abord hystérique puis obsessionnelle à la suite de cette révélation qu'elle ne pourra pas avoir d'enfants de son mari. Alors elle était donc d'une hystérie très satisfaisante, et puis avec la révélation, elle prend des rituels de lavage, de vérifications et Freud s'étonne beaucoup de ce cas. Vous pouvez penser que le passage de l'un à l'autre peut s'apprécier comme étant un changement de sa relation à l'instance paternelle, c'est-à-dire dans le premier cas, où elle est toujours à espérer ce que légitimement elle aurait à en recevoir, c'est-à-dire un enfant, et puis avec la révélation qu'elle n'en aura pas, la réorganisation de son rapport à l'instance paternelle avec ce passage à un système qui implique que ce Père soit châtré, autrement dit, plus rien à en faire, à en attendre. Ce ne serait pas absurde que d'évaluer cette histoire comme ça.

(83) A propos du quatrième rond n'appartenant à aucun registre : Question de P. De Neuter.

Non, il n'appartient à aucun des registres puisqu'il fait que le Réel va fonctionner comme symptôme. Car après tout, c'est là la grande question, c'est de savoir pourquoi notre rapport au Réel devrait s'organiser autour d'un symptôme, faire symptôme. Et donc le quatrième rond, c'est celui là qui fait que le réel va se maintenir pour nous du symptôme, par exemple de l'inhibition, de l'interdit, ou du refus de savoir et du même coup engager dans une promotion du masochisme qui est le nôtre. C'est ça le rond quatre. D'autre part, c'est complètement renverser la situation de dire que le quatrième rond apparaît comme un Deus ex machina puisque ce rond 4 il est là au départ. Ce qui paraît comme une surprise c'est de constater que les trois instances pourraient tenir ensemble, à trois, sans avoir besoin du symptôme. C'est ça qui est la véritable émergence, puisque le rond 4 est si je puis dire le rond dans lequel nous

fonctionnons. C'est le rond familial. Ce qui est neuf c'est la possibilité du rond à trois, c'est ça qui apparaît.